

Nathalie Marcon

# L'HÉRITIÈRE



Ce roman n'est qu'une fiction. Toute ressemblance avec des personnages ayant existé n'est que pure coïncidence.

Je dédie ce roman à mon papa, ma maman, mon frère, à Gabriel et à tous ceux qui font parfois de ma vie, une vraie comédie...

Merci à vous pour tous ces bons moments !

EXTRAIT

### **Paris, Notre-Dame, 23h39**

Gustave de Brézé, le célèbre conservateur en chef du musée d'Orsay était resté seul ce soir là. L'exposition était un succès ; jamais Degas n'avait eu autant de visites en un jour. Cela faisait déjà deux mois que les œuvres étaient exposées à Notre-Dame et les amateurs du grand peintre ne cessaient de déambuler dans les salles d'exposition. Soudain, cet homme de soixante ans sursauta à la vue de l'ombre sur le mur d'un homme se tenant derrière lui, une arme à la main. Il se ressaisit, se leva, se retourna doucement et aperçut le Bigleux le menaçant. Livrer le secret ou il perdrait la vie. Le choix imposé par son agresseur semblait simple. Gustave, horrifié, se mit à courir en direction de la salle principale quand le Bigleux visa et lui tira une balle dans le genou. Le Bigleux était fier d'avoir atteint sa cible, son strabisme convergeant l'avait plus habitué aux échecs qu'aux prouesses de ce style !

Gustave s'effondra.

La voix retentit à nouveau :

– Ne faites pas un geste !

Il était grand et fort. Sous ses cheveux châains, deux pupilles noires s'entrechoquaient dans l'ombre. D'une voix à l'accent corse, il lança :

– Dites-moi où il est.

– Je ne vois pas de quoi vous parlez ! répliqua le vieil homme.

– Vous mentez ! Vous avez volé une œuvre. Ce soir, ses propriétaires vont reprendre leur bien. Dites-moi où est caché le tableau et vous vivrez. Vous êtes prêt à mourir pour garder votre secret ?

L'arme visait la tête du vieil homme, qui de peur, ferma les yeux. Le Bigleux inclina la tête, cligna d'un œil et mit en joue.

– Attendez, dit-il d'une voix tremblante, je vais tout vous dire !

Ainsi Gustave donna la fausse adresse...

Le vieux conservateur comprit aussitôt qu'il était perdu et prit également conscience qu'à sa mort, sa nièce ne saurait récupérer l'œuvre s'il ne trouvait pas immédiatement le moyen de lui transmettre le secret. Le Bigleux redressa son arme en direction de sa proie. Le coup résonna mais la balle cette fois n'atteignit pas son but. Il tira une deuxième fois, la balle ricocha sur la *Petite danseuse de quatorze ans*, statue en bronze d'Edgar Degas et termina sa course dans le ventre du vieux conservateur. Le Bigleux prit la fuite. Gustave avait fait la guerre d'Algérie et il savait que l'agonie consécutive à ce genre de blessure était atroce. Il lui restait peu de temps mais il devait tout faire afin de transmettre l'incroyable secret à son unique descendance.

### **00h25, Djerba, hôtel Odysée**

Le téléphone retentit dans la chambre, Picqué attrapa péniblement le téléphone, *pour une fois que j'avais réussi à aller me coucher tôt*, pensait-il, *qui peut bien m'appeler à cette heure ?*

– Allô !

– Bonsoir inspecteur, je suis désolé de vous déranger pendant vos vacances mais l'inspecteur Dumortier est souffrant et... un meurtre vient d'être commis à Notre-Dame. Nous avons absolument besoin de vous.

Picqué raccrocha désespéré, pour une fois qu'il avait décidé de prendre des vacances, il fallait que Dumortier tombe malade. Adieu l'hôtel quatre étoiles, la mer bleue, le soleil, la piscine, le jacuzzi, les orteils en éventail, les bons cocktails et... les Tunisiennes. Bonjour Paris, la grisaille, les embouteillages et... le boulot ! Picqué se leva à moitié endormi, trébucha dans le fil du téléphone qu'il avait posé sur le lit, partit subitement vers l'avant et rencontra violemment, la tête la première, le mur qui heureusement arrêta sa course. Cette fois, il était bien réveillé ! Il se releva douloureusement et se dirigea vers la salle de bains

afin d'y prendre une douche. Une fois prêt, il sauta dans un taxi et se dirigea vers l'aéroport afin d'y prendre le premier avion.

Quatre heures plus tard, Picqué arriva enfin sur le sol français. L'agent Fuca l'y attendait.

Ils grimpèrent dans la voiture de police et filèrent à Notre-Dame. Sur place, la police scientifique faisait son travail. Picqué fut surpris de voir la position du corps de Gustave. Il se renseigna afin de savoir si celui-ci avait été déplacé. L'agent Fuca lui assura que le corps était bien dans cette position quand on l'a découvert. Picqué ne comprenait pas pourquoi Gustave avait les bras arrondis au-dessus de la tête, la jambe droite fléchie sur la jambe gauche, la langue qui dépassait de la bouche comme s'il voulait faire une grimace. Cette position était vraiment très ridicule et perturbait beaucoup Picqué. En vingt-cinq années de carrière, il en avait vu de toutes les couleurs, les meurtres, il connaissait, rien ne l'impressionnait. Picqué, c'était un dur, un blasé.

– Qu'en pensez-vous ? demanda l'agent Fuca.

– Pour l'instant, je dois avouer que je n'en pense pas grand chose... Qui ? Qui aurait bien pu faire du mal à ce vieux et respectable Gustave ?

– Probablement quelqu'un qui voulait voler un tableau ?

– Peut-être, mais rien n'a disparu, tout est en place.

– Il se pourrait que le voleur n'ait pas eu assez de temps pour voler le tableau ?

Il est entré dans le musée, s'est fait surprendre par Gustave qui s'arrange pour déclencher l'alarme avant de se faire tuer. Une fois l'alarme déclenchée, le tueur



n'a plus assez de temps pour subtiliser le tableau convoité, il ne lui reste plus alors qu'à s'enfuir.

– Peut-être, mais cela me semble tellement évident que j'ai peine à le croire et puis la position du corps...

– J'avoue dit Fuca, elle n'est pas commune.

– J'ai l'impression que Gustave essayait de nous dire quelque chose... A-t-on prévenu sa famille ?

– Après renseignements, il ne lui reste plus qu'une nièce, elle vit en province, elle devrait arriver bientôt.

– Quoi, ici ? demanda d'un air surpris Picqué.

– Oui, j'ai pensé qu'elle pourrait peut-être nous aider, il se trouve qu'elle est diplômée en criminologie.

– Bien vu Fuca, il ne nous reste plus qu'à attendre son arrivée.

Dix minutes plus tard, une jolie jeune femme à l'allure fière s'avança dans la galerie et demanda à parler à l'agent Fuca. L'agent Fuca, se retourna et vit cette femme au regard franc. Il s'avança vers elle :

– Bonsoir, je suis l'agent Fuca, je suppose que vous êtes Melle de Brézé, c'est moi qui vous ai appelée. Je vous présente mes sincères condoléances, je suis vraiment désolé de ce qui est arrivé à votre oncle. Voici l'inspecteur Picqué chargé de l'enquête.

– Bonsoir, Mademoiselle, sincères félicitations.

L'agent Fuca et la nièce de Gustave regardèrent d'un air étonné l'agent Picqué.

– Oh mon dieu ! Je suis désolé, je suis vraiment confus, je voulais bien entendu dire sincères condoléances, toutes mes excuses.

– Où est-il ? demanda-t-elle.

– Qui ? répliqua Picqué.

– Eh bien, mon oncle, où se trouve le corps de mon oncle ?

– Oh, pardonnez-moi, je suis un peu distrait, suivez-moi.

Ils s'engouffrèrent à trois dans le musée à peine éclairé à cause de l'heure tardive. Ils arrivèrent enfin dans la salle où l'on découvrit le corps ensanglanté de Gustave. Il était là, gisant devant eux.

Rien, vraiment rien, pas même un bourgeon d'émotion ne se lut sur le visage de la nièce, pas la moindre petite larme à l'œil. Picqué et Fuca la regardèrent avec attention et furent bien entendu un peu choqués, interloqués par son comportement.

C'est Picqué qui le premier osa poser une question :

– Ne trouvez-vous pas qu'il semble vouloir dire quelque chose ? Ne trouvez-vous pas sa position un peu... comment dirais-je...

– Étrange ? C'est ce que vous voulez dire n'est-ce pas inspecteur ?

– Pour dire la vérité, l'impression que j'en ai, c'est qu'à moins qu'il ne soit danseur ou homosexuel, oui, c'est vraiment étrange. Mais je ne pense pas que votre oncle soit l'un ou l'autre. Je me trompe ?

– Mon oncle avait la réputation d'être un homme très difficile, solitaire mais il n'a jamais vraiment eu de passion ni pour la danse classique, ni pour le sexe masculin si vous voyez ce que je veux dire.

– Le mystère est... que voulait-il nous dire ?

– Bonne question... personnellement, je ne vois pas. Désolée, j'aurais vraiment voulu vous aider. Puis-je faire appel aux pompes funèbres pour enlever le corps maintenant ?

– Pas tout de suite, répondit Fuca. Nous avons pris une série de photos, la police scientifique a fait son travail mais nous devons à présent l’emmener pour une autopsie.

Melle de Brézé, toujours aussi coincée, tourna les talons et reprit le chemin de la sortie, sans même saluer l’inspecteur Picqué et l’agent Fuca.

– Étrange n’est-ce pas ? demanda Picqué à Fuca.

– Vous avez trouvé le mot. Cette femme me glace le sang. Pas la moindre petite émotion ! Peut-être ne le connaissait-elle pas suffisamment ?

– J’ai un drôle de pressentiment sur cette femme, fais une petite enquête sur elle, je veux tout savoir, la relation qu’elle avait avec son oncle, qui elle voit et ce qu’elle faisait ce soir entre vingt-trois heures et minuit.

– Elle est donc suspecte ?

– Oui, pourquoi pas ! Après tout, son oncle est très riche et elle est la seule descendante. Mademoiselle est peut-être pressée de pouvoir bénéficier de son héritage ! Qui sait ?

Le Bigleux courut à toute allure jusqu'au coin de la rue, puis, il ralentit le pas car il jugea qu'il valait mieux ne pas se faire trop remarquer. Soudain, il vit une voiture de police passer ; son cœur s'emballa, la voiture ralentit, les policiers le regardèrent avec attention et finalement accélérèrent pour aller s'engouffrer dans une petite rue à droite. Il souffla, le danger était passé. « *De toute façon, qui aurait pu deviner qu'il venait de commettre un crime ?* » se dit-il. Il avança doucement jusqu'au lieu de rendez-vous. Il pénétra dans un immeuble, monta l'escalier et arriva devant un appartement. Il frappa deux petits coups rapides, suivis de trois autres plus lents. Un homme de taille moyenne, le crâne un peu dégarni lui ouvrit la porte et jeta un œil dans le couloir afin de voir s'il n'avait pas été suivi. Il fit ensuite entrer le Bigleux qui alla directement s'écrouler sur le canapé de cuir. L'homme de l'appartement, c'était le Tocard, son surnom provenait du fait qu'il souffrait de TOC (troubles obsessionnels compulsifs) et de la maladie de Gilles de la Tourette. Dès qu'il était stressé, paniqué ou simplement fatigué, il criait « connard » tout en faisant un doigt d'honneur. Ce pauvre homme

était vraiment malheureux, et comme vous pouvez l'imaginer, avait un réel complexe.

– Comment ça s'est passé ? Il t'a dit où il avait caché le tableau ?

– Non, je l'ai tué.

– Tué ! Pauvre imbécile, qui va nous dire à présent « connard » où se trouve le tableau ? Comment allons-nous faire pour mettre la main dessus ?

– Oh, ne me gonfle pas ! J'ai pas eu le choix, l'alarme s'est déclenchée... qu'aurais-tu fait à ma place ?

– Qu'aurais-tu fait à ma place ? Qu'aurais-tu fait à ma place ? Pauvre con, « connard » je me serais enfui ! Voilà ce que j'aurais fait !

– Prochaine fois, si t'es si intelligent, t'iras toi-même !

– « Connard... connard... conn... »

– Oh ! Calme-toi ! Là t'es rayé ! T'énerve pas de toute façon, rien n'est perdu... tu oublies que Gustave a une nièce, il suffit de la surveiller pendant quelques temps, je suis persuadé qu'elle va nous conduire jusqu'au tableau. S'il le faut, on la fera parler...

– T'as raison, je vais me calmer.

– Ben voilà ! En plus, le docteur a dit que tu devais faire attention, pense à ton cœur !

– Oui, je pense à mon cœur.

Quelqu'un frappa à la porte.

– « Connard ! »

– Chut ! fit-il en lui mettant la main devant la bouche. T'attends quelqu'un ? susurra-t-il.

Le Tocard fit « non » d'un signe de tête.

– T'es calmé ?

– Ça va, ça va ! Restons naturels, allons ouvrir, nous verrons bien qui c'est.

– Tu as raison.

Le Bigleux ouvrit doucement la porte.

– Salut ! C'est moi !

– Tu nous as fait une de ces peurs ! On ne t'attendait pas... Que viens-tu faire ici ?

– Oh ! C'est comme ça que vous accueillez votre mère ! Il n'y a pas à dire, ça fait plaisir !

Si j'avais su que j'allais être accueillie de cette manière, par mes fils, je ne me serais pas farci plus de mille kilomètres pour venir vous voir !

– Maman, c'est que nous sommes fort occupés...

– Occupés ! Occupés à quoi ? À regarder la télévision !

– Comment tu es, maman ! Tu sais très bien que nous essayons de remettre la main sur le tableau d'Edgar.

– Ah Edgar ! Ça c'était un artiste... ma pauvre mère me disait toujours que je tenais de lui !

Mais je n'ai pas l'impression que vous vous en occupez beaucoup de ce tableau ! Depuis le temps que vous vous y intéressez... nous ne l'avons toujours pas récupéré !

– T'inquiète pas maman, bientôt, tu verras, tu pourras l'admirer de très près, tu pourras le toucher ce tableau, tu pourras le sentir...

– Ça va, ça va ! Je sais que vous êtes de bons petits. Bon alors où ça en est ?

– Nous y sommes presque...

– Presque... mais encore ? Dites-moi tout ! Vous avez réussi à faire parler Gustave ?

- Gustave ? répète le Bigleux. Oui ! Euh... non.
- Oui ou non ?
- Pas vraiment... J'ai essayé de le faire parler mais... il... il... il est m, il, il est m...
- Malade ! Connard, connard !
- Malade ? Oh toi je te connais pour me balancer tes TOC, c'est que quelque chose te perturbe... vous ne me dites pas la vérité. C'est ça, vous me mentez n'est-ce pas ?
- C'est que...
- Dites-moi la vérité ! hurla-t-elle.
- Ok, ok... j'ai tué Gustave.
- Tu as tué qui ?
- Tu as bien entendu.
- Oh malheur ! Mais qu'est-ce que tu as fait ! Mais qui t'a demandé d'aller le tuer, pauvre imbécile que tu es ! Seigneur pardonnez-moi, j'ai mis au monde un assassin ! Santa Maria, Jésus, Giuseppe !

La maman tomba à genoux, implorant le Seigneur, le Saint-Esprit ainsi que tous ceux qui l'entourent de lui pardonner. La mère, prénommée Julia, était une femme très expressive comme la plupart des femmes méditerranéennes. Elle avait été élevée par un papa corse et une maman italienne, vous pouvez facilement imaginer les traits de caractère de cette pauvre femme qui ne vivait que pour ses fils et... le célèbre tableau d'Edgar Degas dont elle se savait la descendante naturelle. Pour elle, récupérer le tableau était une histoire d'honneur. Degas, lors de sa visite en Corse, avait selon ses dires, eu une brève mais ardente histoire d'amour avec son arrière-grand-mère. De cette liaison était né un petit garçon, Paolo, qui n'était autre que le grand-père de Julia. Certaines mauvaises

langues au village racontaient à l'époque que l'arrière-grand-mère de Julia, gênée d'avoir fauté, et donc en très mauvaise position, avait inventé cette histoire de toutes pièces afin de redorer son image. Paolo grandit donc, persuadé que le célèbre peintre était son père. Paolo, père de quatre enfants eut une existence assez modeste. Jamais il ne réussit à amasser assez d'argent afin de faire le voyage jusqu'en France pour enfin retrouver celui qui lui avait donné la vie. Cette histoire devint celle de la famille, sa fierté. Selon Julia, Degas entretenait une correspondance avec son arrière-grand-mère et connaissait l'existence de Paolo. Il avait même, dans l'une de ses lettres, fait la promesse de donner au fruit de son amour une peinture qu'il chérissait tout particulièrement. Malheureusement, la vie décida pour eux. Degas mourut en 1917 et le tableau se retrouva exposé au musée d'Orsay. La famille de Julia se sentit volée, trahie. Julia se fit la promesse de venger l'honneur de sa famille et de récupérer la toile. Dans sa vie, elle avait deux motivations : ses fils et le tableau. Ce qu'elle ne comprenait pas c'était les raisons qui avaient poussé Gustave à voler cette œuvre. Pourquoi justement celle-là ? Elle était là, agenouillée à même le sol et continuait à implorer le pardon de celui qu'elle appelait la Bonté Suprême, quand elle se releva brusquement.

– Qu'as-tu maman ? Tu as une idée ? Que se passe-t-il ?

– J'ai mal aux genoux, répondit-elle.

Les deux fils se regardèrent, ils étaient sûrs à cet instant précis que leur mère leur mentait et avait une idée derrière la tête. Comme de fait, elle se dirigea vers la porte et leur dit :